Laure HENNEQUIN-LECOMTE, *Le Patriciat strasbourgeois
(1789-1830). Destins croisés et voix intimes*

Sylvain Turc

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12553>

DOI : 10.4000/ahrf.12553

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 253-256

ISBN : 978-2-200-92762-2

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Sylvain Turc, « Laure HENNEQUIN-LECOMTE, *Le Patriciat strasbourgeois (1789-1830). Destins croisés et voix intimes* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 370 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 28 janvier 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12553> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12553>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Laure HENNEQUIN-LECOMTE, *Le Patriciat strasbourgeois (1789-1830). Destins croisés et voix intimes*

Sylvain Turc

RÉFÉRENCE

Laure HENNEQUIN-LECOMTE, *Le Patriciat strasbourgeois (1789-1830). Destins croisés et voix intimes*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Études alsaciennes et rhénanes », 2012, 397 p., ISBN : 978-2-868-20474-5, 28 €.

- 1 La publication soignée d'une thèse de doctorat menée à son terme demeure pour les recherches d'un auteur le moyen le plus sûr d'échapper à la confidentialité d'une soutenance comme à la clandestinité des éditions électroniques. Il faut donc saluer les Presses universitaires de Strasbourg qui mettent à la disposition du lecteur une version allégée et remaniée de la thèse de Laure Hennequin-Lecomte soutenue en 2007 (dir. Michel Hau) et récompensée la même année par le prix Martin Bucer. Initialement intitulé *Les réseaux d'influence du patriciat strasbourgeois de 1789 à 1830*, ce travail s'attelle à l'étude d'une fraction de l'élite dirigeante alsacienne – le patriciat de Colmar en constitue l'autre partie – au tournant de la période contemporaine. L'élite politique strasbourgeoise, qualifiée « d'oligarchie » (p. 7) ou d'élite dirigeante, se compose du Magistrat de la Ville, c'est-à-dire de l'ensemble des membres qui ont occupé une place dans les institutions de la capitale alsacienne.
- 2 Ce sont toutefois les familles de Dietrich et de Turckheim, unies par les affaires, le pouvoir et le sang, qui sont placées au cœur de l'analyse, la recherche s'inscrivant dans les pas des travaux de Guy Richard et de Michel Hau. Profitant d'une aubaine archivistique (la mise à la disposition des chercheurs du fonds Turckheim, archives privées de la famille qui sont le complément de celles des Dietrich), l'auteur propose une relecture de l'histoire révolutionnaire de l'Alsace à partir d'un ensemble de

correspondances privées et de journaux intimes provenant des deux familles. Sont adjoints des documents imprimés concernant des familles alliées, alsaciennes (les Berckheim, les Rapp), françaises (les Gérando, les Perier) ou étrangères (les Ochs, les Schöenemann), mais également de grandes figures nationales (Pfeffel, Camille Jordan). Le corpus n'inclut cependant pas les archives notariales si précieuses pour l'histoire des familles. Toutes ces dynasties doivent comprendre leur siècle et s'adapter aux bouleversements de l'histoire politique comme aux formes nouvelles de l'industrialisation afin de maintenir leurs positions sociales. L'ouvrage prend en conséquence pour objet les mentalités, les liens sociaux et les stratégies d'un patriciat immergé dans une histoire (celle de la Révolution et du premier XIX^e siècle, rarement abordée de front, mais toujours présente en arrière-fond) dont ils tentent de rester les maîtres. La méthode employée se veut résolument interdisciplinaire. Aussi l'intérêt de maints chapitres tient-il beaucoup à la manière dont ils combinent une étude des élites sociales en temps de révolution à une histoire, voire à une ethnologie, du for privé, du genre et de la famille. Le tout en faisant la démonstration que ce patriciat s'organise en réseaux dans lesquels le pouvoir ne prend pas la forme d'une hiérarchie, mais plutôt d'une lutte d'influence dont les individus sont les enjeux. Le livre offre ainsi la possibilité de revenir sur une question classique dans l'historiographie : les liens qu'entretiennent l'individu et le social.

- 3 Ce dualisme méthodologique conduit l'auteur à ordonner son propos en deux parties complémentaires. Une première partie vise à porter au jour les types de relations qui structurent le groupe social choisi. Une présentation méthodologique, matière du chapitre liminaire, montre comment l'analyse matérielle des correspondances constitue en elle-même une source d'enseignement. En effet, c'est pendant la période révolutionnaire, élargie jusqu'en 1820, que la plupart des lettres sont échangées, comme si l'ampleur des mutations rendait nécessaire une communication plus intense. La géographie des échanges épistolaires prouve que ce patriciat a su s'approprier des espaces relevant d'échelles différentes : celle de l'Alsace, de la capitale, lieu fréquent de séjour, celle des villes de la France orientale, celle enfin du monde germanique, de l'Allemagne centrale à la Suisse. Du graphe des réseaux de correspondance (p. 54), on apprend que le groupe patricien se forme à partir de trois types de relations : familiales, amicales et économiques. On peut regretter cependant que la disparition, dans l'édition finale, des généalogies originales pourtant annoncées dans des notes, nuisent à la compréhension des parentés, toujours complexes dans des milieux pratiquant une forte endogamie sociale.
- 4 La famille nucléaire constitue à l'intérieur du patriciat le noyau du réseau de correspondances. Aux missives des pères qui fixent des règles de conduite à leurs fils, et à celles des mères qui veulent entretenir l'affection (parfois pesante) qu'elles éprouvent pour leurs filles, répondent les lettres des enfants, déférentes et respectueuses à l'égard de leurs géniteurs, tandis que les relations conjugales et fraternelles sont placées sous le signe de la douceur et du sentiment. « Instrument de sublimation » (p. 66), la lettre a pour fonction de reconstituer (par la pensée) l'unité familiale. Les correspondances mettent également en lumière les liens amicaux qui s'établissent le plus souvent entre individus du même sexe, consolidant autant que conditionnant l'existence du patriciat. Si, du côté féminin, on pratique dans le cercle de Schoppenwahr le « commerce des esprits » afin d'atteindre l'excellence intellectuelle, les relations sociales masculines s'épanouissent dans le domaine politique et mêlent l'amitié et la protection, la fidélité et la recommandation. En considérant le groupe entier, un réseau social élargi prend

consistance ; il s'articule autour des relations très solides (y compris matrimoniales) et étendues qui unissent les Dietrich, les Berckheim et les Turckheim, noyau social lui-même lié aux élites économiques et intellectuelles françaises et étrangères (Ochs, Reubell, Goethe, Linz). Sur le plan économique, l'ouvrage montre de manière très convaincante comment un cercle familial fortement connecté à un réseau d'influence hiérarchisé redonne aux Dietrich, dès l'Empire, une autonomie financière perdue sous la Terreur. Malgré les bouleversements révolutionnaires, la branche cadette de la dynastie industrielle parvient à assurer la continuité de l'entreprise grâce à l'action conjointe d'Amélie de Berckheim, veuve de Dietrich, de sa fille, de Scipion Perier, et enfin du banquier Bernard-Frédéric de Turckheim (maire de Strasbourg au début de la République), bras droit et actif conseiller de la première après 1806 (sa « tâche sacrée »).

- 5 Placée sous le titre « Puissance du patriciat strasbourgeois de la fin de l'Ancien Régime au début du XIX^e siècle », la seconde partie du travail de Laure-Hennequin Lecomte étudie successivement la puissance économique et politique des trois pôles du réseau patricien. La famille, envisagée non plus comme un système de relations mais comme une entité, est l'objet des meilleures pages du livre. Elle constitue d'abord un « giron » (p. 169) qui protège des malheurs de la vie en sachant se réfugier à la campagne (c'est le modèle de la double résidence) et en tissant un cocon enveloppant autour de ses membres. Soit autant de pratiques qui nous rappellent que sous la Révolution encore, l'individu a du mal à s'affirmer et ne peut envisager son existence qu'en fonction de celle d'autrui. Au-delà, le réseau de parenté représente la pierre angulaire de l'activité économique et, *in fine*, l'espace de la reproduction sociale. La force du lien entre l'entreprise et la famille conditionne la perpétuation de l'une de ces dynasties industrielles alsaciennes que Michel Hau a décrites avec bonheur. On ne s'étonnera donc pas si la formation professionnelle occupe une place de choix dans chaque famille. Pour rassurer la clientèle, les héritiers doivent avoir fait leurs preuves et s'être frottés aux réalités du commerce et de la production, en général sur le tas, dans une maison de banque européenne ou dans une administration. La transmission de valeurs et de symboles (les prénoms de Jean et de Frédéric) s'effectue au sein de la famille élargie, mais chacun sait témoigner d'une discrétion toute protestante à l'égard de l'argent et des mésententes inévitables.
- 6 Les deux derniers chapitres de l'ouvrage nous invitent à porter le regard sur les trajectoires sociales des individus et leurs valeurs en fonction de leur sexe. Ce sont ces passages qui peuvent le mieux susciter l'intérêt des spécialistes de la période révolutionnaire, car l'auteur souligne que la noblesse et la grande bourgeoisie strasbourgeoises ont été des acteurs de la Révolution, du moins jusqu'en 1792. Tout prouve que ces acteurs n'ont pas été renvoyés à l'obscurité et, au rebours des idées reçues, qu'ils sont même parvenus à maintenir leur domination en maîtrisant les règles du jeu social.
- 7 Sous la tutelle d'un précepteur d'expérience ou d'une relation de leur père, les hommes des dynasties Dietrich et Turckheim font l'apprentissage dès leur jeunesse d'une « règle de conduite spartiate (qui crée) les conditions d'une transmission des pouvoirs [...] au sein de la cité » (p. 216). Leur formation intellectuelle, très soignée, leur forge une culture humaniste classique, mais ne néglige ni la musique ni le chant, pas plus que les règles pratiques de la tenue d'une correspondance. La fréquentation des universités de Strasbourg et de Göttingen parachève le parcours scolaire des jeunes nobles et leur

ouvre les portes d'une carrière : d'abord dans l'armée, puis au service de l'entreprise familiale, la banque pour les Turckheim, la sidérurgie pour les Dietrich. La position économique acquise leur octroie une légitimité sociale qui les conduit à assumer des responsabilités tant dans le domaine de l'action publique (mairie de Strasbourg, Conseil général du Bas-Rhin, Chambre des députés, gouvernement du pays de Bade), que dans le champ religieux (Consistoire général de l'Église de la Confession d'Augsbourg) – mais qu'en est-il de l'interpénétration des liens privés et des institutions économiques que Jean-Pierre Hirsch, naguère, et Claire Lemerrier, plus récemment, ont interrogée ? Sans surprise, car les travaux d'André-Jean Tudesq et de Guy Chaussinand-Nogaret avaient déjà établi l'essentiel, les idéaux politiques de ces nobles devenus notables les rangent dans le camp des libéraux attachés à la monarchie constitutionnelle et aux valeurs de 1789 qui s'épanouissent après 1830. Regrettons toutefois que cette partie s'appuie exclusivement sur le cas des Perier, dynastie dauphinoise s'il en est, et développe trop longuement le récit des fêtes de 1825... à Vizille. Une évocation du rôle des femmes dans les réseaux d'influence du patriciat, fort originale dans une histoire des élites qui majore l'action des hommes, clôture avec brio l'ouvrage de l'historienne dans le sillage des travaux de Bonnie Smith. La singularité et les formes de l'éducation des filles sont mises en valeur, tout comme les particularités de la vie sociale des femmes, entre dévouement à la maternité (ou à son substitut, le préceptorat), éducation « sage et éclairée » (p. 347) des enfants, influence politique et culturelle, voire activité économique.

- 8 Certes, à l'issue de la lecture, les contours de l'élite strasbourgeoise restent flous faute d'une pesée globale ou d'une analyse qui tienne lieu de prosopographie du groupe envisagé à l'origine, même si le panorama, dès l'abord, ne se veut pas exhaustif et a le grand mérite de se fonder sur l'analyse réticulaire. Pourtant, Laure Hennequin-Lecomte signe un livre de micro-histoire tout en finesse, profond dans sa reconstitution d'un système de pensée et d'action, et qui ouvre des perspectives à l'histoire des élites urbaines postrévolutionnaires. L'ouvrage souligne à quel point les franges supérieures de la société française déploient leur vie sociale dans un espace qui emboîte plusieurs échelles, nationales ou internationales. Il rappelle également que nombre de grands bourgeois et d'aristocrates, non seulement ont traversé la Révolution sans trop d'encombres, mais surtout qu'ils ont joué un rôle actif dans son déroulement en faisant le choix de la stabilisation d'un « ordre bourgeois ». Il montre enfin que « penser par cas » peut apporter du neuf à condition de mettre en perspective, grâce à une bonne connaissance de l'historiographie (les notes en témoignent à défaut de la bibliographie originale), les résultats de l'enquête.